

Plaque tournante
(1995)

Le roman, un autre roman aurait pour lieu la ville, je ne connais bien qu'elle. Et puis la densité urbaine n'est-elle pas un ferment de fictions, sinon de littérature?

C'était fin 1991. La ville en question ne serait ni Montréal ni New York, ces pôles de mon existence qui en sont aussi les foyers simultanés. L'espace romanesque serait de nouveau une ville sans nom, mais dont la description produirait sans doute un effet new-yorkais, une impression d'amplification ou de surréalité. Ce lieu composite, qui ne restreindrait l'imagination ni de l'écriture ni de la lecture, donnerait à entrevoir quelques malaises et drames urbains, comme des failles du monde contemporain.

Je suis une enfant de la ville. J'ai grandi dans un quartier de Montréal qu'un récit intitulé *La Petite patrie* a fait passer dans la fiction, redoublant ainsi le travail de ma mémoire, et j'habite à New York depuis plus de quinze ans, soit depuis assez longtemps pour avoir commencé à intérioriser aussi cette ville. Tantôt Montréal figure dans mes romans à l'arrière-plan, décor si certain et inévitable qu'il se passe de description, tantôt il s'impose comme un cadre subjectif, un «ici» qui tend à l'universel en disant un «moi» dans le monde, coïncide avec une sensation du lieu. Avec la distance, ma ville d'origine ne prend pas des pâleurs de vieille lettre aux plis transparents, mais acquiert plutôt la force d'une conviction sous-entendue et constante, peut-être arrêtée malheureusement à l'heure de mon départ, mais cela n'est pas si évident...

Souvent, par une belle ironie, il me semble que je suis moins inquiète de là où je viens que si je vivais à Montréal, quitté au moment d'entreprendre le premier roman. Dès le début mon écriture s'est accommodée du voyage, et elle ne cesse de retraverser la frontière américaine pour explorer ce continent, dont New York toute de nerfs et de muscles est l'un des centres vitaux. Si, dans ma position d'étrangère, je m'applique à faire exister le connu à partir de l'inconnu, le lieu d'où je parle est toujours urbain.

La ville organise mon sens de l'humanité, surtout la grande ville avec ses banlieues et ses cités ouvrières, dont la géographie sinon l'architecture réclame à grands cris l'inclusion et la tolérance, surtout la mégapole qui a l'étendue du roman et la densité de la poésie. Un œil curieux et soucieux sur d'autres villes, Los Angeles, Mexico, Marseille, Chicago... je rajuste sans cesse ma notion première d'urbanité, en ayant conscience d'observer le présent du monde. Présent intense où l'histoire accélère et le passé est un immeuble abandonné, présent bavard où les histoires personnelles prennent seules un ton de vérité, un air de lamentation ou d'insolence salutaires, présent opaque et prégnant qui pousse à la violence, parce que l'inégalité barbare est trop souvent le mode de la diversité, présent dont la puissance agitée exacerbe la fragilité du moi, pointe vers l'intériorité, vers l'art et la littérature.

Lieu de la profusion des textes, de la surenchère des discours, de la «fictionnalisation» généralisée (concept qui n'est plus que purement américain), la ville transforme aussi sans relâche mon sens de la culture, est pour moi une façon d'éprouver le langage. D'où l'attrait des agglomérations les plus foisonnantes possibles, les plus vastes et serrées, d'où la séduction des chevauchements ethniques, des croisements de langues, des collisions pacifiques. Celle-ci, cette femme à l'affût des mises en scène et des mots qui créent le moi de l'époque, la ville l'exalte corps et tête. La consume à son insu comme une passion ou un

chagrin, rien de moins. La voit éprise de ses fatigues parfois tremblantes, parfois désabusées, de danseuse restée sur la piste jusque tard dans la nuit.

Face aux scandales volatiles, aux actualités toujours moins horribles que médiatiques, aux *sound bites* toujours en deçà de leurs vérités officielles, face aux néons antiques et aux vidéo-clips, aux poussières de publicité numérique, aux réclames qui repeignent couche sur couche nos décors publics et intimes, mille fois plus familières que les romans comme machines à désirer, comme aiguilleurs de l'imagination, face aux produits éphémères sinon jetables de la célébrité active, autobiographies et mémoires de comparses en vue, triomphes ultimes d'une apparition à la télévision, face aux millions de tête-à-tête avec des ordinateurs, aux conversations portées par la lumière, toutes également brûlantes d'urgence mais personnellement différées, sans l'immédiateté dangereuse de la voix, face à la décharge d'informations accrocheuses et palpitantes, plus divertissantes que des drames inventés, face à la prolifération de signes sans gravité, à tout cela qui fait la conscience du temps, la romancière se mesure chez elle au charivari de la ville, incapable de se détourner de cette plaque tournante des discours, elle écrit à l'encontre de la rhétorique désastreuse du commerce, en dissidence d'avec le culte de l'effet, elle ne peut avoir pour but de raconter.

C'est pourquoi à l'occasion, dans sa quête littéraire éprouvée comme une folle équipée, un pari insensé rivalisant de puissance avec le silence, une tentative ardue et téméraire, elle se sent en sympathie avec un auteur anglais du début du siècle, en se disant : «Hélas, le roman doit avoir une intrigue»...

Dans le grand marché du provisoire, depuis les rues pavées d'enseignes se cachant les unes les autres, se suivant de plus près que des écailles, jusqu'aux savanes urbaines plantées de hauts massifs d'habitation, plaines incrustées de tessons et de déchets, ouvertes à une sèche désolation, la romancière s'immerge dans les fabrications de l'humanité, dans ses histoires communes, appréhende sa réalité tonique ou navrante. Sans s'arrêter net au pied des falaises des tours de bureaux, où la vie salariée se voue à l'économie nationale et internationale, sans contourner à des allures rassurantes d'autoroutes la déglungue des périphéries, où la ville s'anémie aussi sûrement que dans une saignée continue, où la pauvreté est si bien isolée que l'échec et le crime prennent une valeur identitaire, fierté des *gangsta rappers* comme des jeunes enfants, elle interprète les écrits toujours au présent de la civilisation, les démonte et les reconstruit pour les inscrire dans le temps, les confronte à sa propre histoire où s'établit son rapport affectif au réel, elle contribue à l'invention du roman.

Ainsi, tournée vers l'extérieur comme l'exige la ville, elle encaisse les propos intoxicants de l'heure, ceux de la vente et de la névrose électorale, de la peur coléreuse et du fanatisme, de la légèreté souveraine et de la certitude, elle tâche de voguer sur la mer des textes triomphants et mourants, qui s'annulent dans un chahut toujours d'abord publicitaire, mais elle est aussi témoin des éclats de voix inopinés, des condensés de vie spontanés et des sursauts d'une poésie têtue, qu'enclenchent les rigueurs stériles de l'instant. Graffiti florissants des bombeurs, mélodrames exercés des mendiants, autels érigés aux morts de la violence urbaine, où le folklore se mêle à un sacré de pacotille, plaidoyers des sans-abri hallucinés, et autres remous d'origine intime... la romancière reçoit les confidences, les points de vue brutaux ou crus, les élans de pensée sortis des murs. Sensible aux impulsions à se raconter, à inscrire sa marque ou à s'arroger le pouvoir rebelle d'un tag, pour s'opposer aux vérités prévalantes où on ne se reconnaît pas, elle sait qu'il n'y a pas d'îlots de sécurité, qu'aucun groupe ne peut s'en tirer seul, ne jouit d'une parfaite immunité. Déjà les pays se mirent dans les mégapoles, et la culture urbaine de l'occident devient transnationale. On peut s'étonner d'entendre, sur les cinq continents, des adolescents improviser dans leur

langue des raps inspirés par la rage des rues, qui ne tolère pas de mélodies, on peut s'affliger de ce que des gangs surgissent dans les réserves amérindiennes, groupes réglés sur ceux des cités distantes, dont les noms et les emblèmes, les codes ne sauraient être plus étrangers aux traditions. Mais les écrans font circuler partout les mêmes images, et l'expansion d'un capitalisme sauvage s'occupe du reste, ainsi qu'une économie mondiale en déroute.

Dans ma ville adoptive, toujours menacée de faillite sans jamais que s'arrêtent les somptueux excès, sans jamais que ralentisse le spectacle véhément des affaires, il m'arrive au fil des rues de ne plus trouver le fond de la compassion. Faisant partie du cortège, je sympathise avec les ferveurs détournées et les colères lancinantes, les penchants combatifs devenus malfaisants, je suis atteinte par l'indigence qui cause des douleurs abêtissantes, sans plus de résistances ou de réflexes parfois qu'une brutalité monstrueuse, à l'imagination tarie. Dans la dureté indifférente qui sème décombres et débris, dans les paysages mornes et malsains traversés par des éclairs de luxe ou ramassés autour de lumineux noyaux d'aisance, où s'aggravent le désarroi des services sociaux et les ratés d'une infrastructure décrépite, les assauts d'une saleté à la ténacité organique, je me sens chez moi comme dans un bain de lucidité, mais j'ose à peine penser que tout cela participe en négatif à la vitalité de la ville, chaos qui se régénère lui-même. Si je ne prends pas mes jambes à mon cou, c'est peut-être, comme se l'explique un de mes personnages, que «ces signes de déclin me connectent avec les parties les plus ténébreuses de mon être, rendent sensibles les idées noires que je tiens le plus savamment en échec, restituent à l'humanité sa tristesse inhérente». Pendant que la romancière donne prise à sa fascination, l'écriture explore l'imaginaire du manque, constituant aussi essentiel du roman que son incertitude.

Mais il y a plus, tant d'autres choses encore me tiennent captive, me retiennent là. Car la ville attire les solitudes d'artistes qui s'abreuvent aux œuvres les uns des autres, produisent un océan de visions mouvantes. Le monde de l'art, cette vague entité urbaine en démêlés avec l'abondance de la culture, existe au mieux comme un point chaud, une zone périlleuse où on se tient en face de soi sans excuses, où on fait place à une pensée de l'imaginaire pour s'éprouver autrement. La romancière curieuse et passionnée d'idées, mais livrée tout entière à elle-même dans la dynamique intime de l'écriture, s'expose dans la ville à d'autres trajets de la connaissance, rencontre d'autres œuvres où le présent s'ouvre sur l'histoire, où s'épaissit l'énigme du moi contemporain, sans désir de transparence. Il suffit parfois d'un tableau, d'un spectacle de danse pour qu'elle se découvre en paix avec le monde, soudain en coïncidence avec elle-même. Par ailleurs son écriture, comme les sciences qui avancent en se dépaysant, pousse des pointes dans d'autres champs que le sien, se reconsidère à l'aide de notions de la figuration, de la mise en fiction et du récit, qui lui sont étrangères.

La ville, permissive au point de donner du cran et de l'allant, est aussi un nid de plaisirs fins, mais elle contient pour moi tant d'autres textes! à ras de terre comme à vol d'oiseau, comme dans ses sédiments de civilisation, ses strates de souvenirs. Ainsi, lorsqu'en survolant la multitude plombée des gratte-ciels de Manhattan je vois apparaître les saillies d'une carte de microprocesseur, je pense en même temps à Henry James qui comparait l'île à une pelote surchargée d'épingles, plantées dans le noir n'importe où et n'importe comment... Par bonheur, la ville est de surcroît un produit de la littérature où s'arrêtent la banalisation et la dilution du sens, où se fomentent une résistance.

Des années ont passé. Le roman, un roman intitulé *la Femme furieuse*, a pour lieu la ville plutôt qu'une ville. À ma façon, je tends à particulariser sans spécifier, je m'attache à identifier sans préjugés romantiques, pourtant le point de vue narratif reste ancré, comment écrire autrement? Si le décor se limitait à New

York, ville mythique capable de disputer le récit aux personnages, le réel fictif semblerait sans doute un terrain connu où tout pourrait s'expliquer. Mais dans ce roman qui m'occupe jusqu'à s'insinuer par bribes dans ce témoignage, la ville veut être l'espace vital et le milieu réfringent de l'histoire, la lumière où se révèlent ses énigmes.

Car, bien sûr, ce roman a aussi une intrigue.

© Madeleine Monette 1995

Témoignage présenté à la XXIII^e Rencontre québécoise internationale des écrivains sur le thème « L'écrivain et la ville », le 27 mai 1995, et publié dans *Possibles*, vol. 20, n° 4, Montréal, 1996, p.128-134.